



CIE **AUTRE MiNA**
MITIA FEDOTENKO

[REVUE DE PRESSE]

☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ . **BLA**

Création 2011



Avec *Black Sun*, présenté en octobre dernier au studio Bagouet /Agora Mitia Fedotenko réitère la procédure du croisement entre danse, littérature et musique - mais cette fois-ci en s'adossant au brûlant et vertigineux *Phèdre* de Marina Tsvetaeva. Matériau de fait électif pour les quatre interprètes, outre le DJ Jonah, tous étant amenés, selon le vœu du chorégraphe, à être "porte-parole" de la poétesse russe grâce, notamment, aux micros ajustés aux quatre arbres dénudés qui encadrent la scène. Évoluant en quatre tableaux successifs, la danse se distingue par une inventivité foisonnante, peu guidée par l'unisson, mais dominée par la figure d'une chute glissante au sol, symbole de déchirement émotionnel.

Procédant par accumulations, elle a pu néanmoins perdre de sa force par excès d'états de corps - certains relevant, outre de la danse, de la performance et d'acrobaties physiques. Mais, en un registre ouvertement dramatique et très russe - costumes aidant, *Black Sun* trouve malgré tout sa voie en se projetant dans une musicalité dense et accidentée.

Lise Ott – Danser – 2011

« Mitia Fedotenko : envol des mots, surpoids des gestes »

Mitia Fedotenko fait preuve d'un magnifique courage dans sa nouvelle pièce programmée les 18 et 19 octobre au Studio Bagouet en ouverture de la saison de Montpellier Danse. Cette pièce donne à entendre, en abondance, la poésie de la grande poétesse Tsvetaeva. Or, le chorégraphe a choisi de n'en rien traduire en français. Tout est dit en russe. Tout doit tenir d'une résonance profonde de la langue, à entendre dans sa matière, son rythme, sa sonorité. C'est un choix radical. Pour le spectateur, ce retrait du sens des mots instaure une dichotomie avec l'action engagée sur le plateau. De quoi accentuer la sensation que les quatre danseurs – dont le chorégraphe – appuient, soulignent, pèsent, dans une volonté jamais démentie de montrer, donner à ressentir, en imposer. Tout se voit. Rien ne s'éluide. Tout se dépense. Rien ne s'économise. [...]

. Blac

Gérard Mayen – La Gazette – 2011



Au côté de la danseuse Natacha Kouznetsova, le chorégraphe Mitia Fedotenko forme le couple russe de la danse montpelliéraine. Encore bien jeunes, porteurs du souffle libérateur de la Perestroïka, on les vit arriver dans l'entourage de Mathilde Monnier au milieu des années 90. En 1999, ils montraient leur premier duo : *Les Vestes et Les Distances*. Une pièce russe. Si romantiquement russe. Inspirée par la poétesse Marina Tsvetaeva. Ce même écrivain revient au cœur de la toute nouvelle pièce de Mitia Fedotenko, qui ouvre la saison Montpellier Danse 2011-2012. Cela au point que son titre conserve sa part d'alphabet cyrillique : *Black sun*. Mais sans rien pour rappeler les gentilles de 1999. Aujourd'hui Fedotenko lit Tsvetaeva comme une artiste de la passion et du devoir, restée sans allégeance au régime soviétique, fuie pour ses mœurs controversées, et bousculant la langue avec rage. C'est cela que les quatre interprètes doivent faire entendre à même le plateau, par gestes extirpés des mots, prononcés là, qu'ils aillent avec, ou qu'ils aillent contre. Le sens s'entend plus dans la houle de la langue, que dans le mot à mot d'une sage traduction littérale. En 2009 déjà, la pièce *Dans sa peau* tissait une trame de rencontres au bord de la folie.

Gérard Mayen – La Gazette – 2011

Après *Dans sa peau*, pièce sur le geste entravé, le chorégraphe Mitia Fedotenko retrouve sa liberté de mouvement, avec *Black sun*, « dans une chorégraphie dynamique et physiquement engagée » et la transcende en la mariant à l'écriture passionnée de la grande poétesse russe Marina Tsvetaeva. « Une artiste phare dans mon pays qui, cependant, n'accepte toujours pas sa vie amoureuse mouvementée. La première fois que j'ai entendu la musique de ses mots, c'était par la bouche de mes grands-parents qui me lisaient ses poèmes lorsque j'étais enfant. Elle est entrée dans mes veines, même si le sens m'échappait j'en ai compris toute la profondeur beaucoup plus tard, une fois adulte », précise Mitia Fedotenko qui trouve la source de son inspiration dans cette artiste écorchée vive, comme en Marc Chagall et Andreï Tarkovski.

D'ailleurs, lorsqu'il fonda sa compagnie Autre MiNa, à Montpellier en 1999, sa première création *Les vestes et les distances* empruntait déjà son titre à un des plus célèbres poèmes de Marina Tsvetaeva. Aujourd'hui, pour le prochain festival Montpellier danse, il choisit *Phèdre*, vertigineuse interrogation sur le désir, tragédie antique dans un décor du XXe siècle, en vérité une terrible projection de l'auteur dans le destin tragique de son héroïne.

Car, beaucoup d'éléments de la vie de l'écrivain russe croise la mythologie : l'amour fusionnel pour son fils, sa fille prénommée Ariane, son exil permanent, ses relations passionnelles, son tempérament fougueux et, au final, son suicide. « Pour elle, vivre c'était aimer et écrire. Pour elle, il n'y avait pas de compromis possible entre la passion, cette affaire de cœur et le devoir, cette affaire de société. Ce qui amène forcément à la tragédie. Son intégrité et sa soif d'absolu m'amènent à me demander jusqu'où nous sommes prêts à faire ce sacrifice pour continuer à exercer notre métier, à créer, au-delà des difficultés et des contingences actuelles », pose Mitia Fedotenko, qui ouvre *Black sun*, par une scène de chasse, qui revient en fil rouge, plusieurs fois, tout long de la pièce. « Ne faut-il pas presque éliminer l'autre, désormais, pour pouvoir exister ? Ce que refusait absolument Marina Tsvetaeva ». Fasciné par la beauté de l'écriture de la poétesse, ce débit de la langue proche du slam, le chorégraphe se laisse porter par les pulsions violentes et les respirations organiques de la langue russe. Il y ajoute, par touches, le français, le lituanien et l'anglais des interprètes, danseurs et musicien, selon leurs nationalités. L'histoire de *Phèdre* appartient à la mémoire collective. Le problème de la compréhension ne se posait pas. Par contre jouer le texte dans sa propre langue pouvait animer la corporalité de chacun. De cette manière, chaque personne sur le plateau porte la parole de Marina Tsvetaeva. Mais sa langue est la partition musicale de la danse.

Soutenue par la musique live de DJ Jonah, la pièce se déroule comme dans une arène, au centre d'un espace de jeu figuré par un grand tapis blanc, où les entrées et sorties de scène se font à vue, où le bruit des déplacements est capté par d'étranges arbres. Leurs fruits sont des micros dirigés vers le sol recouvert de feuilles de papier blanc volatiles. Cela crée un certain déséquilibre, empêche une trop grande stabilité chez les danseurs, pour rejoindre ce vertige permanent que cherchait Marina Tsvetaeva. Dans sa vie, ses amours, son œuvre, sa mort.

Muriel Plantier – Interlock n°6 – 2011

Bien que profondément russe, plus qu'attaché à sa culture, Mitia a créé la plupart de ses pièces à Montpellier, dans un tout petit périmètre qui passe par le CCN, le théâtre d'Ô (première mouture), la Chapelle, l'Université des lettres et Montarnaud.

Et depuis pas mal d'années, nous le suivons, à la foi fascinés par son front têtue et la finesse de ses pièces.

Si ~~Black Sun~~ ~~conseil~~ beaucoup des traits particuliers propres à Mitia, il s'agit d'une pièce un peu différente, plus ambitieuse, plus d'envergure, a-t-on envie de dire.

C'est que, par la force des choses, nous n'avons pas eu l'occasion de voir une pièce de lui qui mette en jeu un grand nombre de personnes. Mitia s'était concentré sur des pièces plus petites, un solo rageur, un duo magnifique au Festival*, un travail en trio poète/musicien/danseur...).

. **Black sun** se situe dans cette lignée de pièce vaste... et met en évidence le fait que Mitia aime la voix humaine, la voix humaine en train de dire de la poésie. La poésie ici, c'est celle de Marina Tsvetaeva, poétesse russe de la première moitié du vingtième siècle.

Elle est dite pour l'essentiel en russe, ce qui fait que le texte n'apparaît que comme une musique, qui fait partie de la partition de très haut vol de DJ Jonah. Il est dit dans les textes qui circulent qu'il s'agit d'un texte sur Phèdre et sur la passion pour son beau-fils Hippolyte. Et donc cela parle de désir et de perte de contrôle.

Elle est ambitieuse, avons-nous suggéré. Quatre danseurs, un texte sublime, des lecteurs (qui sont les danseurs) superbes, une musique de feu (interprétée en fond de plateau par DJ Jonah, conservé dans l'ombre). La scène est un carré clair, magnifiquement éclairée par des nuances colorées et des nuages. Les quatre coins (*disons ca*) du plateau sont occupés par des arbustes décharnés qui servent aussi de pieds de micro. Les quatuors, soli, duos se succèdent avec un rythme soutenu. Par moments, on tremble tellement c'est beau. [...]

*Festival Montpellier Danse 2009

Jean-Marc Douillard – webzine « Danse à Montpellier » – 2011

On Stage

www.vogue.it/people-are-talking-about/musica-teatro-cinema

146

Quale che sia il loro milieu culturale e stilistico, è naturale per i coreografi vedere nella propria arte corrispondenze intime con la poesia. Che accomuna anche due coreografi diversissimi quali John Neume-

• Nel volume "Brins d'herbe", Editions Actes Sud, Carolyn Carlson ha raccolto 45 sue brevi poesie in stile haiku, illustrate dai manoscritti originali. Frammenti espressivi, effimeri come la danza



Licenze poetiche

by Valentina Bonelli

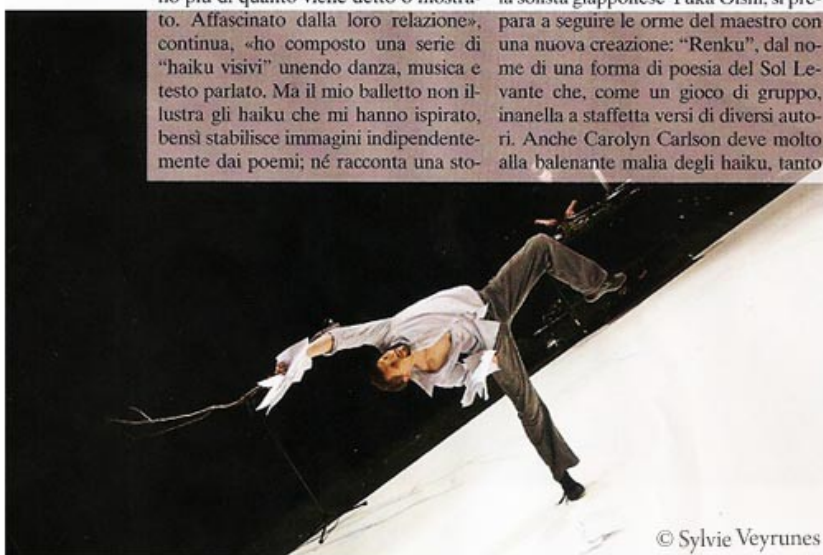
Sopra. "Seasons. The colors of time", di John Neumeier (foto courtesy Holger Badekow). "Renku", nuova creazione dell'Hamburg Ballett, è il 17/8 ad Amburgo, al Staatsoper Hamburg, hamburgballett.de. Sotto. "Black sun" di Mitia Fedotenko (foto courtesy Sylvie Veyrunes). "Poetry events" di Carolyn Carlson è il 16/2 a Parigi, Musée Guimet, guimet.fr.

I coreografi occidentali si ispirano alla poesia. A quella giapponese o della propria tradizione. Per raccontare storie "emotive" attraverso i corpi dei danzatori

ier e Carolyn Carlson, benché uniti dalla nazionalità americana, dalla residenza europea e dalla passione per l'Oriente. In particolare per la poesia giapponese e per quel suo folgorante componimento chiamato haiku: tre versi di cinque, sette e ancora cinque sillabe. Del suo balletto "Seven haiku of the moon", creato per il Tokyo Ballet e ripreso per la propria compagnia, l'Hamburg Ballett, Neumeier ha detto: «È impossibile danzare un haiku, ma c'è un parallelo tra questa forma poetica e la danza, perché entrambe suggeriscono più di quanto viene detto o mostrato. Affascinato dalla loro relazione», continua, «ho composto una serie di "haiku visivi" unendo danza, musica e testo parlato. Ma il mio balletto non illustra gli haiku che mi hanno ispirato, bensì stabilisce immagini indipendentemente dai poemi; né racconta una sto-

ria particolare, ma ne suggerisce molte. Seguendo le stagioni, le immagini della luna uniscono le danze». E dal momento che nell'haiku l'ultimo verso accenna appunto alla stagione dell'anno in cui è composto o alla quale è dedicato, Neumeier ha affiancato al suddetto balletto un secondo: "Seasons. The colors of time", che, al pari della poesia, «non può essere spiegato come un racconto, ma chiede al pubblico, più che di capirlo, di esperirne emozionalmente i caratteri e le situazioni». Intanto una pleiade di ballerini dell'Hamburg Ballett, tra cui la solista giapponese Yuka Oishi, si prepara a seguire le orme del maestro con una nuova creazione: "Renku", dal nome di una forma di poesia del Sol Levante che, come un gioco di gruppo, inanella a staffetta versi di diversi autori. Anche Carolyn Carlson deve molto alla balenante malia degli haiku, tanto

da comporne nella propria lingua, l'inglese. «Scrivo quando non posso danzare, ma anche la mia danza è una scrittura». Per lei la danza è "poesia visiva", come dimostra l'anelito a dare corpo ai suoi piccoli poemi nei "Poetry events", sospesi, nell'interpretazione sua e dei suoi danzatori, nell'istantaneità di quell'improvvisazione cui è adepta. Le sensazioni dell'autrice racchiuse nei suoi haiku occidentali prendono vita in luoghi d'arte da lei stessa scelti che regalano nuovi bagliori alla poesia. Se l'ispirazione giapponese prevale nella danza occidentale, qualcuno guarda invece alla propria tradizione poetica: Mitia Fedotenko, coreografo russo che alla caduta dell'Urss è emigrato in Francia, dove si è affermato con il duo "Les vestes et les distances", titolo di una poesia di Marina Tsvetaeva. Oggi con la compagnia Mina si riaccosta all'inquietta poetessa russa con il nuovo "Black sun", sbocciato dal suo poema più autobiografico: "Fedra". «Ha una scrittura musicale, ritmata dalle pulsioni violente e dalle respirazioni organiche della lingua russa», motiva Fedotenko, cresciuto con i versi della Tsvetaeva cantilenati dai nonni. «Per questo abbiamo trattato il testo come una partitura musicale, donandogli con la danza la sua dimensione corporea». Nella pièce i versi echeggiano in russo, ma anche in francese, inglese, lituano - lingue dei componenti della compagnia - «per animare la corporeità di ognuno di noi, perché tutti in scena si facciano portavoce della poetessa». Di nuovo il problema della comprensione non si pone, se la poesia risuona nei corpi dei danzatori e negli occhi di chi li guarda.



© Sylvie Veyrunes

Contacts

Directeur artistique : Mitia Fedotenko
Administration et diffusion : Nathalie Brun
Production : info.autremina@gmail.com



04 67 20 13 42
autremina@gmail.com
www.autremina.net

Vidéos et photos sur notre site internet <http://www.autremina.net/>

Et aussi sur   

